

TROMELIN

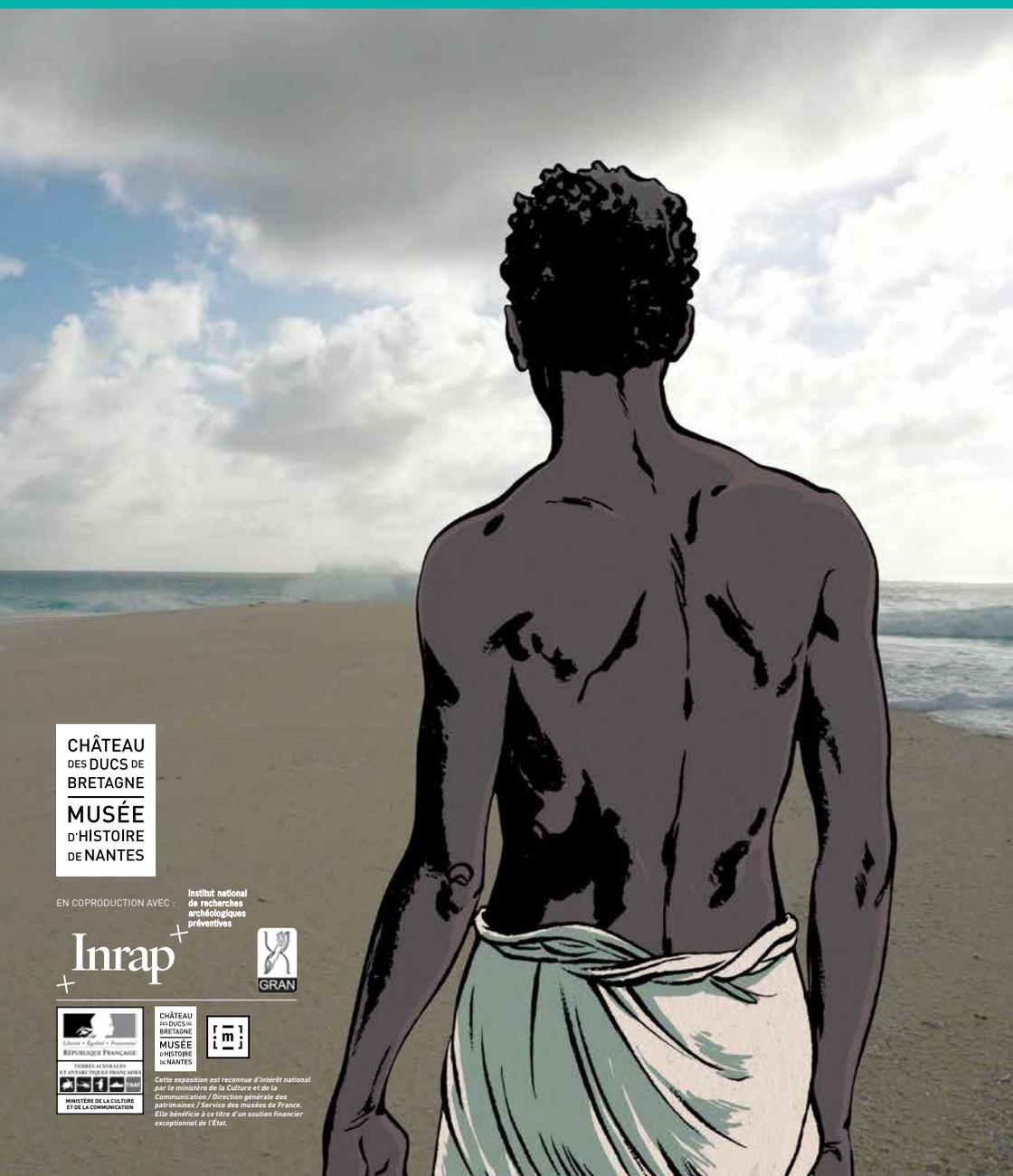
L'ÎLE DES ESCLAVES OUBLIÉS

Un navire français s'échoue en 1761 sur un récif désertique de l'océan Indien. C'est là, sur l'île de Sable, que l'équipage abandonne sa cargaison d'esclaves malgaches, avec la promesse non tenue de revenir les sauver. Quinze ans plus tard, une corvette récupère huit survivants, dont un enfant.

Comment ont-ils survécu ? Que s'est-il passé ?

Quelle micro-société ont-ils réinventée ?

Historiens et archéologues peuvent aujourd'hui retracer l'histoire des esclaves de Tromelin.



CHÂTEAU
DES DUCS DE
BRETAGNE
MUSÉE
D'HISTOIRE
DE NANTES

EN COPRODUCTION AVEC : Institut national
de recherches
archéologiques
préventives

Inrap



Cette exposition est reconnue d'intérêt national
par le ministère de la Culture et de la
Communication / Direction générale des
patrimoines / Service des musées de France.
Elle bénéficie de ce titre d'un soutien financier
exceptionnel de l'Etat.

De Bayonne à l'océan Indien

« Je fleurirai là où je serai portée » : telle est la devise de la Compagnie française des Indes orientales créée par Colbert en 1664 – pour importer et négocier thé, café, épices, cotonnades ou soieries – et « seule autorisée à naviguer, depuis le Cap de Bonne-Espérance jusque dans toutes les Indes et mers orientales ».

L'*Utile*, un navire de la Compagnie française des Indes orientales, prend la mer à Bayonne en novembre 1760. Sa destination : l'île de France (ancien nom de l'île Maurice), dans l'océan Indien, dont il doit assurer le ravitaillement.

Lafargue, le capitaine, commande un équipage de 140 hommes exerçant les divers métiers de pilote, charpentier, boulanger, aumônier, chirurgien, écrivain... Des vivres pour 18 mois occupent une grande partie de la cale. Embarquer la cargaison et tout un équipage, enclin aux désertions, a demandé 6 mois : la guerre de Sept Ans, qui déchire l'Europe et ses espaces coloniaux depuis 1756, pèse en effet sur la mission.

Déjouant le blocus anglais des côtes françaises, une navigation périlleuse s'engage : 147 jours à travers mers et vents redoutés, sans perte humaine. Le 12 avril 1761, l'*Utile* jette enfin l'ancre à Port-Louis, sa première étape.

Le navire

Semblable aux navires de charge qui équipent la marine royale au XVIII^e siècle, l'*Utile* est une flûte de près de 45 m.

Elle emporte farine, biscuits, barriques de vin, d'eau et d'eau-de-vie, viande et morue salées mais aussi volailles et bétail sur pied, pois, fèves, fayots, bois à brûler.
Elle n'est pas conçue pour la traite négrière...

Joseph Vermet, 1761, *Le port de Bayonne* (détail),
Musée national de la Marine, Paris.



Fraude à Madagascar

« La famine est dans l'isle, les Noirs meurent de faim dans les habitations ». Ainsi, le gouverneur de l'île de France tente de suspendre le trafic des esclaves à partir de décembre 1760, afin de limiter les bouches à nourrir.

Depuis Port-Louis, l'*Utile* est envoyé à Madagascar pour réunir des vivres, riz et bœufs notamment, destinés à ravitailler les colonies. Mais arrivé à Foulepointe, le capitaine s'empresse d'embarquer aussi près de 160 esclaves malgaches, contre une somme considérable et l'espoir d'un profit estimé à plus du double.

Hormis de nombreuses complicités locales, celles de l'état-major et des officiers mariniers du bord sont acquises : ils feront eux aussi commerce des esclaves, selon leurs moyens.

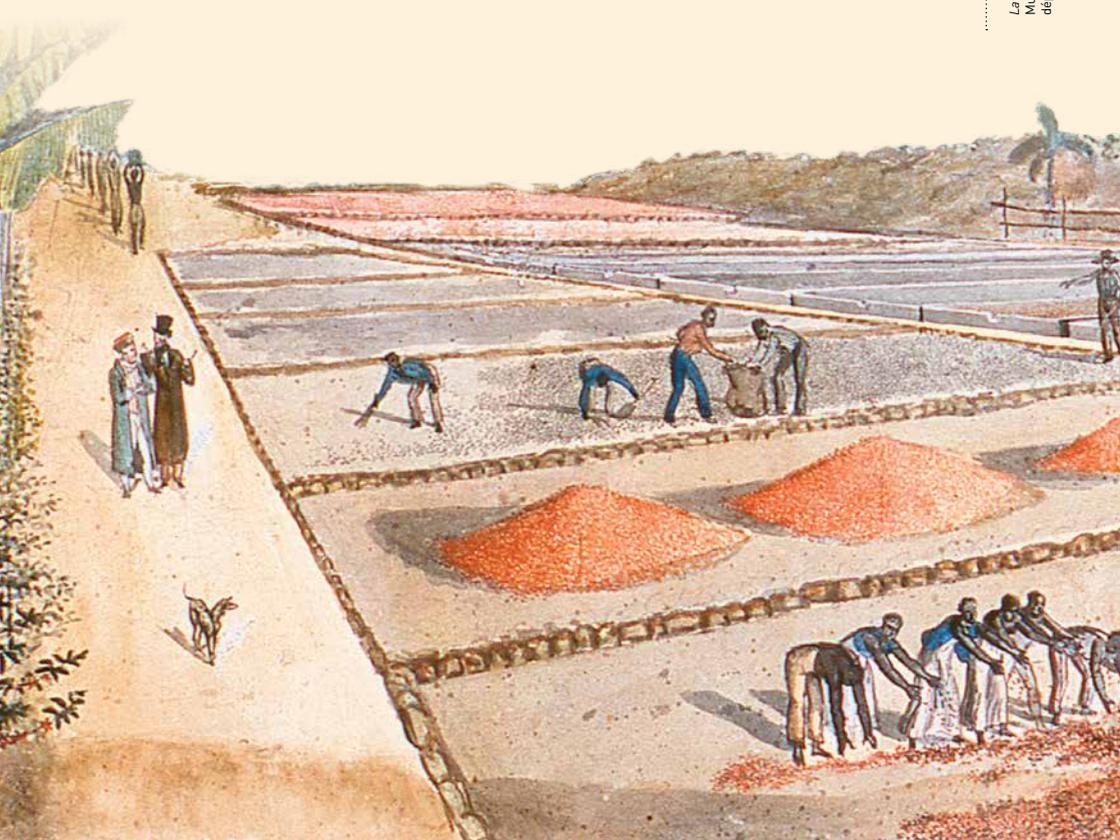
La fraude n'échappe en rien au gouverneur « parfaitement informé que l'*Utile* a embarqué à Madagascar (...) des noirs de pacotille qu'il devait jeter à Rodrigues ». C'est effectivement le projet : écouler discrètement les esclaves depuis une autre île, Rodrigues.

La route va s'en trouver modifiée : le navire ne prend pas le cap de l'île de France...

Les esclaves

La traite négrière, omniprésente dans l'océan Indien, fournit la main-d'œuvre nécessaire à l'économie de plantation des îles françaises, depuis le Mozambique ou Madagascar et son poste avancé de Foulepointe.

La culture du café à l'île Bourbon (détail).
Musée de la Compagnie des Indes, Lorient,
dépôt du Musée du Quai Branly, Paris





31 juillet 1761 - Le naufrage

« Un officier a le soir dit à un autre que nous courrions un risque de nous perdre dans la nuit (...) et qu'il ne dormiroit pas tranquille si on ne viroit de bord. » Ainsi relatée par l'écrivain de bord, l'angoisse étirent l'équipage tandis que le capitaine suit aveuglément une carte erronée ; la frayeur atteint son paroxysme le 31 juillet vers 22h30 : « La mer nous a pris alors en travers. »

Le récit de l'écrivain éclaire les prémices du naufrage : pressé par sa cupidité, le capitaine fait route de nuit, contre l'avis de son pilote alarmé par les indications divergentes de deux cartes. Le manque de prudence d'un seul homme se conjugue aux imprécisions de la navigation de l'époque : l'*Utile* s'échoue sur un récif de corail, au milieu des déferlantes.

Pour soulager le navire en proie aux brisants, le premier lieutenant Castellan fait couper les mâts et jeter les canons à la mer. Malmené par la houle, le gouvernail est arraché, les structures et les ponts s'effondrent.

Piégés dans les cales où ils sont enfermés chaque nuit par crainte des révoltes, les esclaves n'en sont délivrés que par la dislocation de la coque.

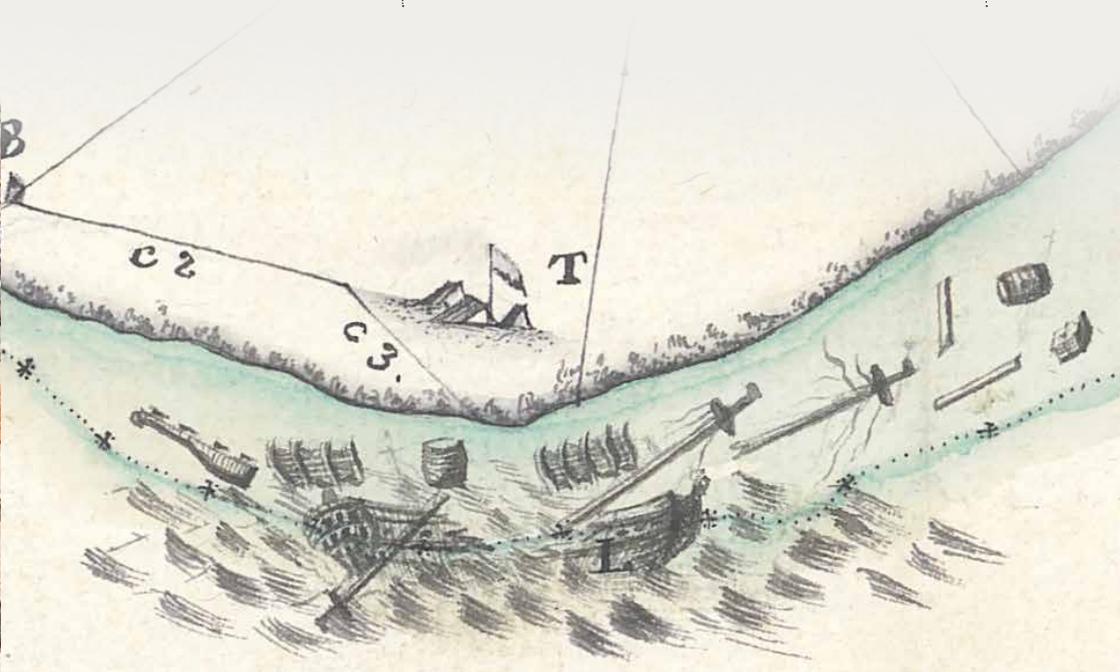
Tandis que 18 marins et près de 70 esclaves se noient, 210 rescapés gagnent à la nage les plages désertes de l'île de Sable, pour s'échouer sur 1 km² à peine...

Les moyens du bord

Le navire brisé, vestiges et cargaison s'échouent sur la plage.

Pour sauver ce qui peut l'être et subvenir aux besoins de première nécessité, les rescapés organisent un va-et-vient et prélèvent à même l'épave tout matériau et outil déterminant pour leur survie.

Plan manuscrit de l'île de Sable (détail).
© Archives nationales



Cohabitation et abandon

été 1761

« Les Noirs qu'on était forcés de laisser dans l'île, demeurèrent dans un silence accablant au moment du départ.

Mais quel parti prendre dans une pareille extrémité ?

Ce fut de laisser les vivres aux malheureux Noirs en leur promettant de les envoyer chercher. »

Extrait d'un document de colportage consacré au naufrage.

Sur l'île hostile, le premier lieutenant Castellan organise la survie. Privés de toute boisson, huit esclaves succombent dès les premières heures. Chargé de creuser un puits, le maître-canonnier, après plusieurs échecs, trouve enfin une eau saumâtre par 5 m de profondeur. L'écrivain tient une liste méticuleuse des vivres ; tout vol est passible de peine de mort. Pêche, capture de tortues et de sternes fournissent l'alimentation de base. Des tentes sont fabriquées avec des voiles. On bâtit une forge et un four.

Castellan dessine les plans d'une embarcation, construite avec les débris de l'épave et avec « les secours que nous avons tirés depuis le premier moment jusqu'au dernier, de ces malheureux esclaves que nous avons été obligés d'y abandonner », comme le reconnaît l'écrivain de bord.

Après deux mois de cohabitation, l'équipage reprend la mer à bord de l'embarcation baptisée *La Providence* ; faute de place, les esclaves restent sur l'île, avec la promesse qu'on viendra les secourir...

Le campement

Sans doute dessiné par les pilotes rentrés à l'île de France, un plan manuscrit de l'île de Sable localise :

l'épave de l'*Utile*^A, l'emplacement du premier puits^C et du second d'où est extraite l'eau^D, des tentes^B, du four^E, de la forge^F, le camp des Noirs^L, et le chantier^G où l'on construit *La Providence*.

Plan de l'île de Sable (détail)
© BnF



Quinze ans d'oubli 1761-1776

« Tout homme qui a quelque sentiment d'humanité frémit quand il sait qu'on a laissé périr misérablement ces pauvres Noirs, sans daigner faire aucune tentative pour les sauver. »

Ainsi s'insurge l'abbé Rochon, astronome de la Marine royale, dénonçant le refus des autorités de secourir les Malgaches.

C'est seulement en 1776, après quinze ans d'oubli et trois tentatives manquées, qu'une corvette, commandée par l'enseigne de vaisseau Jacques Marie de Tromelin, gagne enfin l'île.

Seuls sept femmes et un bébé de huit mois ont survécu.

Une fois sur l'île de France, les huit rescapés sont déclarés libres et l'enfant est baptisé ; mais leur trace se perd.

Que s'est-il passé entre-temps ?

Comment les esclaves ont-ils appris à se protéger des tempêtes tropicales ?

À pallier le manque d'eau douce et de nourriture ?

À tenir le feu allumé sur une île dépourvue d'arbres ?

À s'équiper d'outils et d'ustensiles ?

À combler l'isolement et garder espoir ?

Une équipe d'historiens et d'archéologues interroge les traces de leur séjour forcé.

La promesse non tenue

Sur un récit de colportage consacré au naufrage, un ajout imprimé dans la marge est démenti par une note manuscrite :

« On avait promis d'envoyer, et on ne l'a pas fait jusqu'à présent. »

Ce reproche exprimé par Castellan, le premier lieutenant tourmenté par sa vaine promesse de sauvetage, fait écho aux voix montantes de penseurs de l'époque, qui s'élèvent contre l'esclavage.

appareillées, la
le bonheur de
s'embarquent
dans les autres,
Noirs, qu'on
e accablant au
mais de n'avoir
ois n'avait pas
Ce fut de laisser
envoyer cher-
services étoient
sans difficulté.*
le grosses mers
nier Octobre, à
Chef d'Escadre,
emanda en pas-
connut sa voix,
qui avait fait
ce naufrage &
lui dit qu'il y
it le lendemain
Capitaine, une
it alors à l'Isle
age du Bateau
fut le Sieur de
s'embarqua en

*On a envoyé
un bâtiment de
l'Isle de Fran-
ce, pour pren-
dre ces infortu-
nés. on avoit promis
d'envoyer, et on ne la
pas fait jusqu'à présent

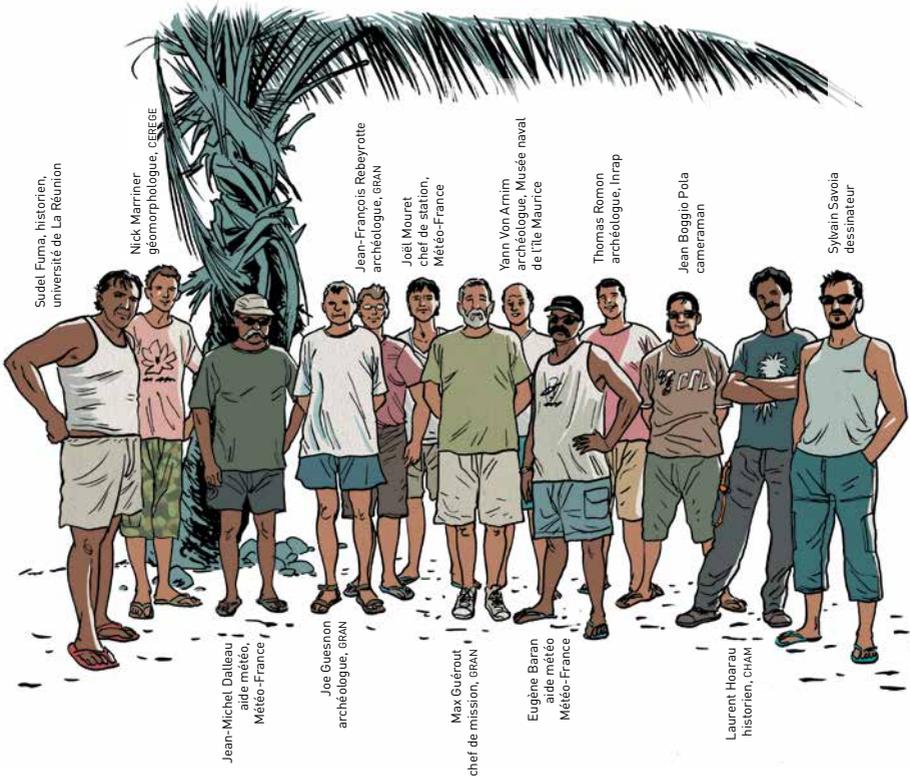
De l'oubli à la mémoire



© Jean-François Rebyrotte, GRAN

245 ans plus tard

Le naufrage reste marqué par la patte d'une ancre qui émerge à 30 m du rivage, et par des canons, si érodés qu'ils ont perdu leur forme initiale. Ces vestiges, signalés par un ingénieur météo basé sur l'île, ont déclenché la curiosité des chercheurs en archéologie navale.



Portrait de groupe, équipe 2008. Sous la direction du Groupe de recherche en archéologie navale IGRANI et avec l'appui de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), les quatre missions archéologiques sur l'île font appel à une équipe pluridisciplinaire.
© Illustration : Sylvain Savoia, collection Aire Libre, Dupuis

La quête scientifique

La survie des Malgaches sur l'île s'est longtemps résumée à de rares informations historiques. Pour combler ce vide, une fouille sous-marine et terrestre intervient pour la première fois en 2006.

L'épave qui gît par 5 m se livre aux plongeurs. Hormis les équipements lourds – artillerie, ancres, lest – rien n'a subsisté des structures et du grément du navire. Des éléments, souvent en plomb – boulets, balles de fusils – sont dégagés du corail.

À terre, les archéologues mettent au jour 734 objets. Certains déplacés sur le site d'habitat témoignent de nombreux réemplois ; d'autres ont été créés de toute pièce, pour répondre aux besoins des rescapés.

L'ensemble des découvertes retrace leur existence, sur une île minuscule, cernée par les déferlantes et les ouragans...

4 saisons de fouilles

Mission 2006 : fouille sous-marine de l'épave, tandis qu'à terre le four est mis au jour. Un mur construit par les esclaves sur le point haut de l'île est localisé.

Mission 2008 : trois bâtiments riches en ustensiles, des restes de faune consommée et les ossements de deux sujets humains sont dégagés du sable.

Missions 2010 et 2013 : une douzaine de bâtiments groupés autour d'une cour centrale font réapparaître un véritable lieu de vie.

Membres des autres missions

Rezah Badal, Mauritius Oceanography Institute ; Sébastien Berthaut-Clarac, archéologue, GRAN ; Arnaud Lafumas, plongeur, GRAN ; Véronique Laroulandie, archéozoologue, CNRS, université de Bordeaux ; Jacques Morin, plongeur, GRAN ; Bako Rasoarifetra, archéologue, université de Tananarive [Madagascar] ; Philippe Tournois, électricien ; Yann von Arnim, Mauritius Marine Conservation Society ; Zineb Guérou, support vie.



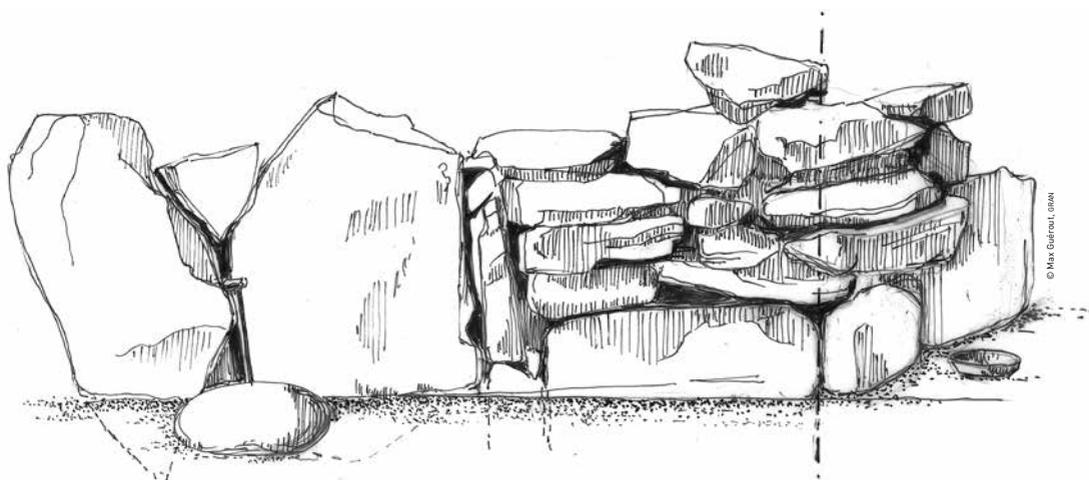
S'abriter

Des constructions en dur

Si l'espace intérieur des bâtiments mis au jour est petit, les murs ont plus de 1 m d'épaisseur et une grande résistance aux assauts climatiques. Leur partie supérieure ayant disparu, la toiture n'a pu être étudiée. En l'absence de bois et d'argile, leur construction brave un interdit malgache qui réserve la pierre aux tombeaux.



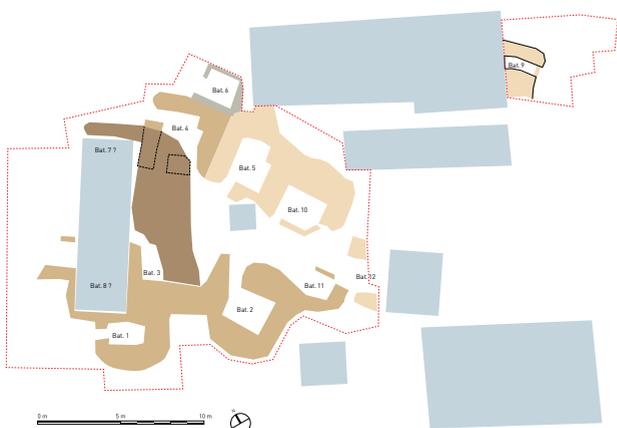
© Jean-François Raberifite, oana



© Max Guelrou, oana

Une nécessaire adaptation de l'habitat

L'évolution des bâtiments a pu être interprétée : déplacement du centre de vie, réemploi de matériaux, réagencement et condamnation d'édifices, construction d'un mur protecteur (9 m de long / 3 m de large).



Une intelligence de bâtisseurs

L'étude du bâti montre que les esclaves s'approprient un matériau inusité, expérimentent sa robustesse et sa mise en œuvre.

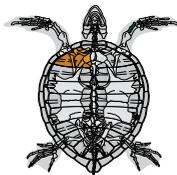
Abandonnant aux tempêtes tropicales les tentes dressées avec les voiles du navire échoué, ils gagnent le point haut de l'île, se réfugient autour d'un espace central, orientent les ouvertures à l'abri du vent. Rompant ainsi avec l'habitat malgache – individuel et orienté selon les points cardinaux – ils intègrent des contraintes géographiques propres à l'île. En tirant les leçons des dégâts successifs et en améliorant leurs constructions, ils font preuve d'une compréhension pragmatique de l'environnement.



Manger, boire

Des proies pour se nourrir

Cette carapace marquée de stries est celle d'une tortue verte (*Chelonia mydas*), traînée sur le dos depuis la plage où son espèce pond principalement de novembre à mai. D'autres stries sur sa face interne résultent du prélèvement des chairs. Avec les sternes noires, les œufs et les coquillages, l'espèce fournit aux naufragés une alimentation plutôt abondante, là où la pêche est périlleuse.



Des ustensiles de fortune

Son ouïe ayant été évasée, cette coquille de triton semble aménagée en louche. Retrouvée parmi des récipients de cuivre, c'est l'un des rares objets issus des ressources naturelles de l'île.



Des bouts d'épave pour cuisiner

Les vestiges d'un foyer ouvert et son trépied de cuisson sont trouvés lors d'un sondage. Sous le vent des bâtiments, le feu a pu être entretenu grâce aux briquets, silex et bois provenant de l'*Utile*.



Une réponse à la pénurie

Les fouilles archéologiques nous éclairent sur la survie des esclaves. Sur l'île, ils apprennent à optimiser les ressources naturelles et les vestiges de l'épave selon leurs besoins.

Quinze ans durant, leur régime alimentaire ne varie qu'au rythme des saisons de ponte ou de nidification. Ils prélèvent la faune locale, la préparent et la font cuire, en économisant le combustible fourni par la charpente de l'*Utile*, et peut-être le bois mort du veloutier.

Ils s'abreuvent au puits, dont l'eau saumâtre est portée sur la zone d'habitat – 750 m plus loin – dans divers récipients.



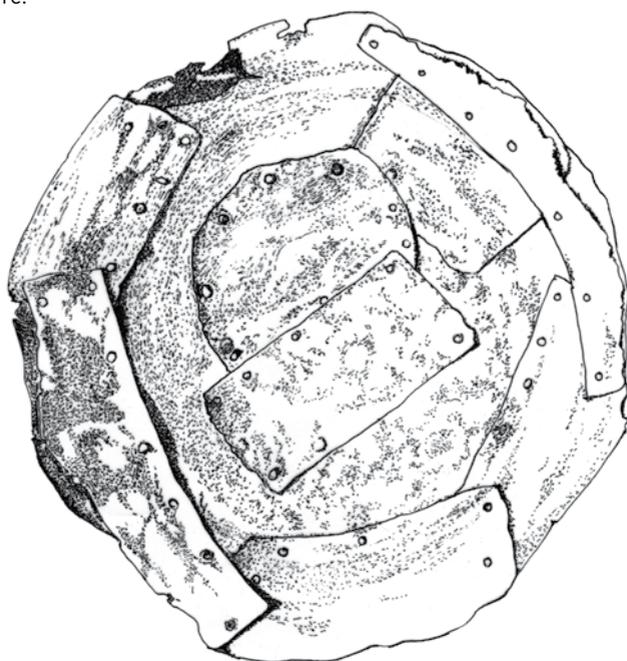
Fabriquer, réparer

Un recyclage permanent

L'étude de ce récipient, sept fois réparé, fait état de nombreux gestes pour le faire durer : découpe de pièces, percement de trous pour ajuster chaque rustine, enroulement de fines tôles de cuivre pour former les petits rivets ensuite écrasés au marteau. Usés par les années, les récipients patiemment rapiécés illustrent à la fois le temps qui passe et la volonté de survivre.



© Jean-Baptiste Pons, MCD



© Max Géléreau, GEM

Des plaques de métal à tout faire

Découpées à l'aide d'un ciseau puis façonnées au marteau, fixées à un manche de bois ou de cuivre, une quinzaine de cuillères sont retrouvées dans la cuisine, parfaitement rangées.



© Jacques Koyfman, TAAF, DACSI

Un embellissement du quotidien

Trouvés près des cuillères, ces pics en cuivre évoquent les pointes-démêloirs utilisées à Madagascar pour la coiffure. Ils font écho à d'autres objets non utilitaires (bracelets, chaînettes), fabriqués sur place.



© Jacques Koyfman, TAAF, DACSI

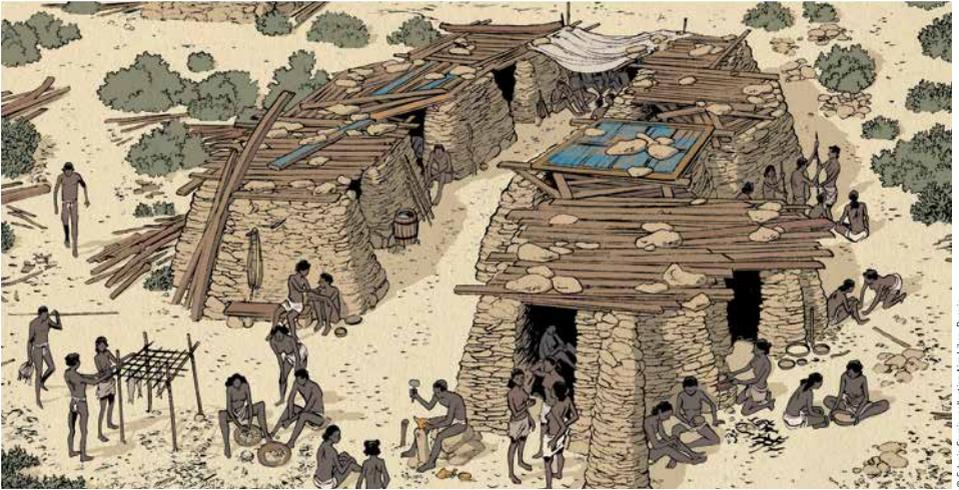
Une économie du réemploi

Les fouilles livrent un mobilier marqué par la main des esclaves. Ils se sont approprié les restes de l'*Utile* : tels quels (hameçon, pointe de harpon...), ou reconvertis en hache, marteau, enclume, burin.

Habiles à fabriquer ou à réparer, ils ont su découper, marteler, fondre et couler le plomb, façonner le cuivre. Cette maîtrise du métal revisite les savoir-faire ancestraux malgaches. L'ingéniosité se lit dans tous les gestes comme la découpe des oiseaux. Les extrémités d'aile sont préservées, suggérant que les plumes ont pu servir à créer des pagnes.

L'industrie déployée par les esclaves confirme la diversité des compétences mises au service de la collectivité.

Une organisation sociale ?



Habitat et scène de vie, tels que la fouille permet d'imaginer l'île au quotidien.
Illustration de Sylvain Savoia, associé aux missions.

Une scène de vie

Ce bâtiment interprété comme étant la cuisine est retrouvé dans l'état précis où il a été laissé le jour du sauvetage. Près de 50 ustensiles soigneusement rangés présentent un instantané de la vie d'alors.



Le maintien d'une tradition

Cette bassine mise au jour devant l'entrée du bâtiment 1 semble correspondre à une tradition malgache, qui consiste à placer une cruche d'eau à l'entrée des habitations.



L'île pour sépulture

Sur les os de deux individus découverts, aucune marque de violence ni d'anthropophagie ; mais leur dispersion (due à la construction de la station météo) a gommé toute information concernant les pratiques funéraires.



La force de la communauté

L'analyse des stratégies de survie montre que les Malgaches, coupés de leurs racines, n'ont pas cédé à l'abattement ; ils se sont organisés, ont déployé une inventivité propre à surmonter l'hostilité de l'environnement, le manque de ressources, l'isolement.

Discerner une trace de vie sociale reste délicat ; cependant, les initiatives des rescapés pour s'adapter à des contraintes étrangères à leur région d'origine, ne peuvent avoir été prises que collectivement.

Contredisant les préjugés de l'époque qui les tiennent pour des « sauvages », ils s'entendent à rebâtir une micro-société, au-delà des impératifs de survie.

Tromelin aujourd'hui

Jusqu'en 2006, la survie des esclaves oubliés n'est connue que par bribes, colportées par les journaux et correspondances du XVIII^e siècle.

« Ils étoient parvenus à se bâtir, avec les débris du vaisseau, une espèce de case, qu'ils avoient construite sur la partie élevée de l'Isle ; ils l'avoient couverte de l'écaille des tortues qui leur servaient de nourriture. »

« Dans les mauvais temps, qui sont assez fréquens, à ce que disent les naufragés, le vent ensabloit leur case, & ils étoient souvent dans la crainte d'être engloutis par la mer. »

« Leur maison étoit bâtie avec de petites roches et mal couverte de sorte que quand il faisait de la pluie ils étoient obligés d'en sortir pour abriter le feu. »

« Nos noirs abandonnés je voudrais n'en jamais finir car ils ont fait tout ce qu'on auroit dû attendre d'un équipage qui auroit eu de la bonne volonté et qui chercheroit à sauver sa vie. »



© Rodolphe Goupil, Marine nationale

L'esclavage en héritage

Sans le succès des quatre missions archéologiques, l'histoire s'en tiendrait à ces anecdotes.

En effet, sur l'île battue par les cyclones et perturbée dans les années 1950 par la construction d'une piste d'atterrissage et d'infrastructures météo, les fouilles archéologiques auraient pu ne rien livrer.

C'est là toutefois que l'*Utile* ressurgit du passé ; son naufrage marque désormais l'histoire de l'océan Indien.

L'île de Sable rebaptisée du nom de Tromelin – le sauveur de 1776 – prend une valeur particulière : rares sont les contextes historique et archéologique où l'esclavage a pu ainsi être mis en lumière.

Paysages, ambiances

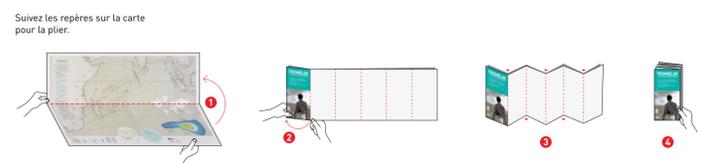
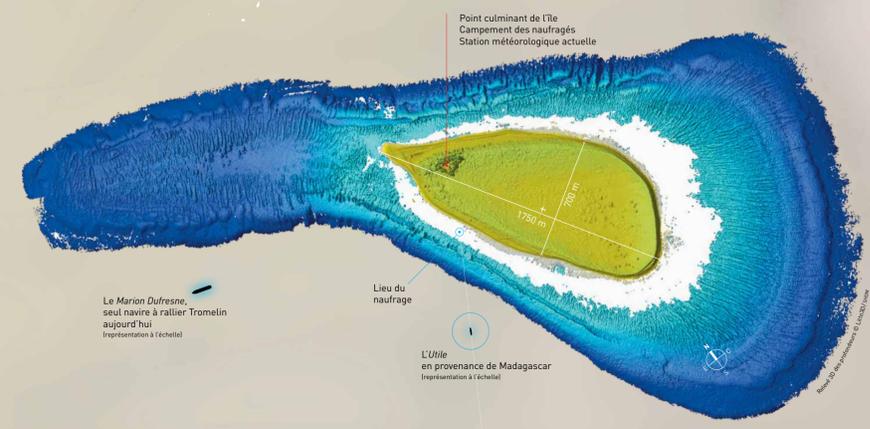
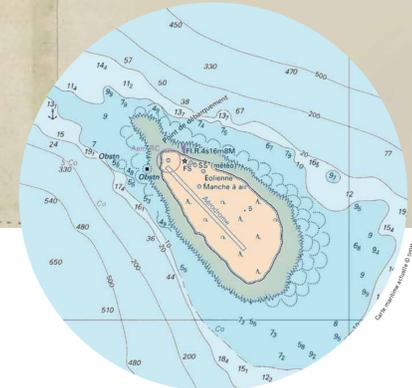
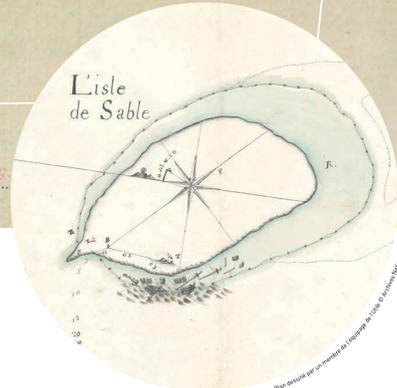
La cartographie imprécise de cet îlot fantomatique de l'océan Indien a longtemps tourmenté les marins. À fleur d'eau, battue par la houle et le bruit incessant du ressac, Tromelin est la partie émergée d'un volcan sous-marin, à 500 km de toute autre terre.

Hormis la végétation arbustive du veloutier ou rampante du pourpier, aucun arbre n'y pousse. Dénué de toute vie humaine, ce rude environnement de corail administré par les Terres australes et antarctiques françaises (TAAF), héberge depuis 1953 une station météorologique affectée à l'observation des cyclones.

TROMELIN

L'ÎLE DES ESCLAVES OUBLIÉS

- 1758/1759 Construction de l'*Utile* à Bayonne.
- 1760 1^{er} mai - L'*Utile* quitte Bayonne et gagne le port de Pasajes en Espagne.
- 17 nov. L'*Utile* appareille de Pasajes vers l'île de France (île Maurice actuelle).
- 1761 12 avril - L'*Utile* mouille à l'île de France.
- 27 juin L'*Utile* appareille pour Foulepointe (Madagascar).
- 22 juil. L'*Utile* part de Foulepointe avec 160 esclaves malgaches.
- 31 juil. L'*Utile* fait naufrage sur l'île de Sable (île de Tromelin actuelle).
- 27 sept. L'équipage français quitte l'île de Sable à bord de *La Providence*, abandonnant 80 esclaves malgaches. L'embarcation de fortune rejoint Madagascar.
- VERS 1763 Départ de l'île de Sable de 18 naufragés sur un radeau.
- 1775 Août - Échec d'une tentative de sauvetage; un marin tombé d'un canot se retrouve parmi les naufragés.
- 1776 Juillet - Départ de l'île de Sable, à bord d'un radeau, du marin et de 6 naufragés, dont les 3 derniers hommes de la communauté.
- 29 nov. Après 15 ans et 2 mois d'abandon, Jacques Marie de Tromelin recueille 7 femmes et 1 bébé de huit mois à bord de *La Dauphine*.
- 1848 Abolition définitive de l'esclavage par la France.
- 1954 Construction d'une station météo et d'une piste d'aviation sur l'île.
- 1960 26 juin - L'administration de l'île de Tromelin est placée sous l'autorité du préfet du département de La Réunion.
- 2005 3 janvier - L'administration de l'île de Tromelin est placée sous l'autorité du préfet administrateur supérieur des Terres australes et antarctiques françaises (TAAF).
- 2006 Première mission archéologique sous-marine et terrestre par le GRAN et l'Inrap.
- 2008 Deuxième mission archéologique.
- 2010 Troisième mission archéologique.
- 2013 24 avril - Pose d'une plaque commémorative sur le site archéologique par le ministre des Outre-mer.
- 20 août Quatrième mission archéologique.
- 2015 Début de l'itinérance de l'exposition.



Ce journal d'exposition a été réalisé en partenariat avec l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) et le Château des Ducs de Bretagne - Musée d'Histoire de Nantes.

Conception et coordination : Alexis Bonassis, Virginie Kattler, La Prévost, David Riquier, Inrap, Pierre Chastel, commissaire général de l'exposition, musée d'Histoire de Nantes.

Rédaction des textes : Marie-Cécile, Océane, Conception graphique : Édouard Cochard, UN Communauté de communes.

Visuel couverture : Adèle, Illustration © Fabien Garcia, collection Arts Libres, Dupuis, photo © Jean-François Robeyrolle, site Inrap.

Impression : Édition Print, Bain-de-Bretagne.

Traduction pour la version anglaise : Emma Lippard.

© Inrap, octobre 2015.

